

LA PREMIÈRE COMÉDIE DU
PALMASHOW



Un film de
Jonathan Barré

avec
David Marsais et Grégoire Ludig
Alice Vial, Dominique Pinon, Bernard Farcy, Julien Pestel

Sortie : 2 novembre 2016

Durée : 98 min.

Serveur presse : <http://www.frenetic.ch/fr/catalogue/detail/++/id/1033>

RELATION PRESSE

Eric Bouzigon
Tel. 079 320 63 82
eric@bouzigon.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich
Tel. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
www.frenetic.ch

SYNOPSIS

Les aventures de Max et Léon, deux amis d'enfance fainéants et bringueurs, qui tentent par tous les moyens d'échapper à la Seconde Guerre mondiale.



INTERVIEW JONATHAN BARRÉ

Tu connais Grégoire et David depuis longtemps : vous avez fondé ensemble en 2008 Blagbuster Production. A quoi tient selon toi cette envie de travailler ensemble ?

En fait, ça tient déjà au hasard. Nous sommes du même village, Montfort L'Amaury, dans les Yvelines : mes parents avaient déménagé là-bas pour ouvrir une cave à vin, et la baby-sitter de mon petit frère était une amie de Greg. A l'époque je faisais des sketches chez moi, tout seul, et comme je me trouvais nul en tant qu'acteur, j'ai cherché des gens à mettre en scène. A l'époque, Grégoire et David cherchaient justement un « réalisateur » - disons un type qui maniait les caméras moins mal qu'eux - pour refaire un sketch qu'ils avaient raté : et on s'est tout de suite entendus.

Qu'est-ce qui vous rapproche tous les trois ? Des références communes ?

Nous avons les mêmes goûts pour les blockbusters américains des années 80 : RETOUR VERS LE FUTUR, SOS FANTÔMES, etc. Mais Grégoire et David sont davantage fans des Inconnus ou des Nuls. J'aime leur côté « franchouillard » : ils n'essaient pas, comme tant d'autres, d'imiter le débit mitraillettes, les répliques, l'univers des stars du stand up américain. De mon côté, je suis un incondicional du Saturday Night Live, de ses sketches, ou encore de Chevy Chase, dont l'un des films, FLETCH, sorti en 85, reste pour moi culte. Donc, on se complète tous les trois.

Comment pourrait se définir votre vision de l'humour à tous les trois ?

Je crois que ce qui nous tient le plus à cœur c'est de refuser la facilité, de fuir cette tendance à expliquer les blagues, à tout mettre en œuvre pour montrer que « c'est l'instant de rire ». On fait confiance à l'intelligence du spectateur, aux codes, aux références qu'il partage avec nous. Je pense aussi que l'on a cette même allergie, tous les trois, au pathos. Donc, même dans un moment grave ou tragique, on ira toujours chercher la pirouette, à la manière de Pixar ou de Spielberg, pour éviter les violons et les larmes !

Avec LA FOLLE HISTOIRE DE MAX ET LEON, tu as dû passer d'un format TV assez court au récit, plus étoffé, d'un long métrage : comment as-tu approché la chose ?

Avec une réelle envie de gosse, car mon rêve, depuis toujours, était de tourner un film. Et là, je suis d'autant plus heureux que MAX ET LEON, c'est un peu l'aboutissement de notre travail à tous les trois. A vrai dire, je ne mesure pas encore très bien le chemin parcouru : je vais sans doute réaliser quand je verrai les affiches dans Paris !

Comment as-tu fait pour éviter l'écueil du film à sketches ?

En travaillant. Car c'était notre première crainte. Donc, dès les premiers brain storming, on s'est orienté vers le film historique, en choisissant délibérément la Seconde Guerre mondiale, pour être de plein pied dans un récit au long court et une atmosphère de cinéma. Et à la différence des sketches télé, qui sont plus découpés, j'ai pris soin, avec l'aide de toute l'équipe technique, de produire des images plus amples, avec davantage de plans larges. Ça permet d'installer David et Grégoire dans le contexte, dans l'Histoire avec un grand H, et de les avoir tout le temps ensemble. Si vous êtes attentifs, vous remarquerez, qu'ils partagent presque tous les plans tous les deux. Ils forment une entité comique.

Deux séquences sont particulièrement marquantes – et réussies – dans le film : la scène de comédie musicale et celle du cabaret. Deux séquences ardues, avec figuration, chorégraphie, etc. Pas évident pour un premier film : tu t’en es sorti comment ?

En fait, on a déjà beaucoup joué avec les clips et les chansons dans le Palmashow. Ces deux scènes étaient donc quasiment dans le cahier des charges du film. On sait que les fans auraient été déçus sans ces glissements musicaux et ces échappées un peu folles qui caractérisent le Palmashow.

Il y a de nombreux guests dans le film : Florence Foresti, Kad Merad, Sébastien Thoen, Baptiste Lecaplain, Kyan Khojandi, etc. Pourquoi vous teniez tous les trois à leur présence ?

On avait envie d’associer au projet des personnalités qui sont pour nous des références en termes d’humour ou de cinéma. Mon inspiration dans ce domaine, c’est clairement ASTÉRIX ET OBELIX : MISSION CLÉOPÂTRE, où Alain Chabat avait réussi à réunir tous ceux qu’il aimait : Jamel, Edouard Baer, Jean-Paul Rouve, Isabelle Nanty, Manira Foïs, etc. Avec le succès que l’on sait.

Qu’as-tu dans tes cartons pour la suite ? Une série pour le petit écran ? Un deuxième long métrage ?

Ça fait cinq ans que je travaille tous les jours, donc je vais me poser quelques semaines ! Mais j’aimerais adapter une BD au cinéma, avec la même ambition : faire venir en salles les familles, enfants et grands-parents inclus ! Et surtout que personne ne soit déçu. Pour moi, l’essentiel est là.



INTERVIEW GREGOIRE LUDIG – DAVID MARSAIS

Le grand public connaît le Palmashow sur le net où vous collectionner les millions de vues et à la télé sur D8. C'était déjà une belle réussite. Pourquoi vouloir se lancer dans l'exercice - risqué, onéreux et chronophage - du cinéma ?

G : notre but à l'origine était de faire des films. Nous avons grandi avec le cinéma et ses références. On pensait donc bien y venir un jour !

D : les Very Bad Blagues et le Palmashow nous ont servi d'expérience, de premiers pas, indispensables d'ailleurs puisqu'on a dû mettre près de deux ans à pondre un bon sketch !

G : ce qui est amusant, c'est que, le succès des VERY BAD BLAGUES et du Palmashow aidant, on a eu assez vite des propositions de films mettant en scène nos personnages. Mais on ne voulait pas étirer sur une heure et demie des rôles de deux minutes sans consistance.

D : on voulait créer de vrais personnages pour chacun d'entre nous. Et c'est une toute autre dynamique, ça exige une épaisseur, une consistance très différente de celle des sketches. Ça ne met pas non plus à nos yeux le cinéma au-dessus du net ou de la télé. On aime les deux. D'ailleurs, après le film, on est revenu naturellement à la télé.

Comment est venue l'idée de ce buddy movie, en pleine Seconde Guerre mondiale, dans la France occupée ?

D : on voulait faire un mix de films qu'on adore comme LA GRANDE VADROUILLE, LA 7 ÈME COMPAGNIE, LE MUR DE L'ATLANTIQUE, PAPY FAIT DE LA RÉSISTANCE, IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN, etc. Comme il n'est pas évident de passer du web à la télé et de la télé au cinéma, on a opté volontairement pour un sujet très cinématographique visuellement afin de « casser » l'image télé ou web qu'on pouvait avoir. Et on voulait parler de notre société moderne via la Seconde Guerre mondiale.

G : l'idée était un peu de balader deux grands enfants, deux imbéciles heureux, des Tanguy en quelque sorte, dans la France occupée. Nos personnages sont apolitiques, engagés en rien, indifférents aux luttes entre Vichy et la Résistance, ils veulent juste sauver leur peau. En ce sens, ils font un peu écho à notre génération, qui a dû mal à s'investir aujourd'hui dans un monde politique pas très engageant... L'intérêt pour nous était que, au cours de leurs tribulations, nos deux personnages, développent des réflexes humains, un sens de l'entraide, de la solidarité, une « humanité » disons, qu'ils ne soupçonnaient pas avoir en eux au départ.

D : au-delà du contexte, on s'est aussi demandé : qu'est-ce qu'on voudrait jouer l'un et l'autre ? Qu'est ce qui nous ferait rire ? Comment on pourrait être complémentaires ? Et on a poussé ce qu'on est dans la vie... mais à l'extrême ! Moi, je suis assez structuré et angoissé alors que Greg est tout le contraire.

Vous avez dû passer d'un format TV assez court au récit, plus étoffé, d'un long métrage : comment avez-vous fait pour éviter l'écueil du film à sketches ?

G : ça a été évidemment notre préoccupation première. Et sans Jonathan, notre réalisateur, qui nous accompagne depuis nos débuts - avec lequel nous avons une réelle alchimie - ça n'aurait pas été possible.

D : en outre, l'idée de ce road trip sous l'Occupation permettait d'intégrer les saynètes (la rencontre d'un nouveau personnage par exemple) au fil du récit.

G : après, on s'est fait rapidement au rythme du cinéma, beaucoup plus lent : pour un sketch web ou télé, on tourne 6/7 minutes utiles par jour. Sur le film, on tombe à 2 minutes. Ça permet de saisir assez vite que l'on est dans une dynamique d'histoire, de récit, plus exigeante, plus sophistiquée.

Cette période de l'Occupation fait venir immédiatement à l'esprit une multitude de figures emblématiques, de stéréotypes : le résistant, le collabo, le nazi, le juif terrorisé, etc. On a le sentiment que vous vous êtes beaucoup amusés à jouer avec ?

D : pour prendre le contrepied des films réalisés sur le sujet, on tenait absolument à ce que le danger vienne de l'intérieur. L'Allemand est plutôt en « seconde ligne ». On s'est donc amusé avec les codes, comme dans cette scène où un soldat nazi se cache... pour aller dans une boîte olé olé ! Et dans cette logique de décalage, évidemment, le résistant est drôle... quand il est nul !

G : on a aussi voulu, avec Jonathan et toute l'équipe technique (décorateur, costumier, etc.), que chaque image sonne « vraie », que tout ce qui survient dans le film soit possible. Pas d'anachronismes donc. Et rien de « trop gros » pour que le spectateur puisse y croire.

Quand on compte, comme vous, quelques 100 millions de vues sur le net, qu'est-ce qu'on peut attendre d'une sortie en salles (où un film dépasse rarement les 5 millions d'entrées) ?

G : on ne réfléchit pas en nombre de clics. On fait ce qui nous fait marrer. Point. Et avec Jonathan, on s'arrange, quel que soit le support, pour qu'on ne soit pas les seuls à rire ! Là, on s'est dit, « allez, on rêve de cinéma depuis tout gosse, il est temps ».

D : je pense qu'on désirait aussi, modestement, faire en sorte que l'idée de « comédie française » ne soit plus un gros mot. On a donc essayé d'échapper aux codes « comiques » d'aujourd'hui, qui privilégient l'accumulation de vannes au détriment des situations. On a fait l'inverse, tout simplement.

Pour faire court, il y a un mélange très bien senti entre l'esprit foutraque des Monty Python et la liberté totale, le sens de l'absurde de Kad & O par exemple... vous revendiquez ces influences ? Vous en avez d'autres en tête ?

D : la base, pour nous, c'est les Inconnus ou les Nuls : ils sont partis des sketches pour finir par les films. On a voulu faire pareil : c'est une sorte de mimétisme ou de clin d'œil, totalement assumé !

G : mais dans notre panthéon, dans nos « refs », il y a aussi les Louis de Funès, les Pierre Richard / Depardieu. Les Police Academy... Tous ces films où l'on trouve des personnages à la fois très nuls et bords cadre, qui finissent par s'entraider. Et c'est très humain au final.

D : pour l'anecdote, on a repris un gag (la scène de l'heure, à Berlin) aux Inconnus. C'est un hommage. Un remerciement. Car on avait tourné avec eux un sketch il y a deux ans, on leur avait dit à quel point ils avaient compté pour nous. Ca les a touchés... même s'ils nous regardaient ahuris, sans vraiment comprendre !

Vous écrivez ensemble depuis le collège. Comment fonctionne votre duo ? Qui fait quoi ? Vous vous engueulez souvent ? Vous êtes d'accord sur tout ? Vous êtes chef à tour de rôle ?

G : au fil du temps, on s'est aperçu que, sur une idée, un dialogue, n'importe quoi, si l'un de nous tique, s'il n'est pas d'accord, c'est que quelque chose cloche. Alors on zappe complètement l'idée pour continuer à chercher.

D : cette « technique » si j'ose dire s'est imposée aussi bien entre nous qu'avec Jonathan : s'il fait la moue, s'il n'est pas emballé, on sait qu'il faut revoir notre copie.

G : après, au risque d'être rabat-joie, l'écriture pour nous, c'est une organisation très scolaire (rires) : 8h30 – 16h00. Et comme aucun de nous n'arrive à bosser chez lui, on fait ça à l'ancienne : dans les cafés. Là où on est le meilleur, le plus productif, c'est le matin. A midi on se relit. Puis vers 16h00, quand ça devient laborieux, on laisse reposer pour reprendre le lendemain. Bref, on est du genre à avoir l'inspiration la nuit à la bougie, façon génie littéraire !

Deux séquences sont particulièrement marquantes – et réussies – dans le film : la scène de comédie musicale et celle du cabaret. Deux séquences ardues, avec figuration, chorégraphie, etc. Vous ne vous êtes pas fait un peu peur en les écrivant ?

D : au contraire, ça nous a fait marrer ! Car on aime le côté musical dans nos sketches et la scène dans le bar gay c'est un peu une référence à Papy fait de la Résistance ou quand, dans La Grande Vadrouille, ils dansent autour de chaises.

Vous avez de nombreux guests dans le film : Florence Foresti, Kad Merad, Sébastien Thoen, Baptiste Lecaplain, Kyan Khojandi, etc. Est-ce que ces guests définissent peu ou prou votre « famille » en comédie ?

G : c'est avant tout une histoire d'affinités. Florence, Kad, Sébastien, etc. : on les connaît, on a bossé avec eux, on les apprécie énormément : pour nous, c'était une évidence de les associer, d'une manière ou d'une autre, à cette expérience.

D : mais nous ne nous sommes pas forcés à les intégrer. Les seuls personnages auxquels on tenait absolument, ceux sur lesquels nous avons le plus travaillé, ce sont les rôles de Nicolas Marié et Dominique Pinon. Car ce sont des types qui nous ont donné envie d'être acteur dès l'adolescence.

Qu'avez-vous en tête pour la suite ? Une série pour le petit écran ? Un deuxième long métrage ?

G : pas de long métrage dans l'immédiat. Pas de volonté de privilégier le cinéma par rapport à la télé. D'ailleurs, en ce moment, nous tournons une émission pour D8.

D : on laisse germer les idées en fait, on laisse les envies arriver à maturité : l'air de rien, c'est une excellente manière de voir un projet aboutir !



LISTE ARTISTIQUE

MAX DAVID MARSAIS
LÉON GRÉGOIRE LUDIG
ALICE MARCHAL ALICE VIAL
SARAH SASKIA DILLAIS DE MELO
MICHEL DOMINIQUE PINON
CÉLESTIN BERNARD FARCY
MADAME DORMEUIL CATHERINE HOSMALIN
PICHON JULIEN PESTEL
EUGÈNE NICOLAS MAURY
COLONEL MARCHAL NICOLAS MARIÉ
HOMME FATALISTE BRUNO WOLKOWITCH
AVEC LA PARTICIPATION DE KYAN KHOJANDI
JONATHAN COHEN
BAPTISTE LECAPLAIN
KAD MERAD
AVEC LA PARTICIPATION EXCEPTIONNELLE DE CHRISTOPHE LAMBERT
PASCALE ARBILLOT
FLORENCE FORESTI



LISTE TECHNIQUE

RÉALISÉ PAR	JONATHAN BARRÉ
SCÉNARIO ET DIALOGUES	DAVID MARSAIS GRÉGOIRE LUDIG
AVEC LA COLLABORATION DE	JONATHAN BARRÉ
PRODUIT PAR	ILAN GOLDMAN
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS	CHRISTOPHE LAMBERT GURVAN RIOU
COPRODUCTEURS	SYLVAIN GOLDBERG, SERGE DE POUCCQUES, NADIA KHAMLI GILLES WATERKEYN
PRODUCTEUR ASSOCIÉ	CATHERINE MORISSE-MONCEAU
DIRECTEUR DE PRODUCTION	STÉPHEN SEZNEC
UNE PRODUCTION	LEGENDE FILMS - BLAGBUSTER
EN COPRODUCTION AVEC	STUDIOCANAL, TF1 FILMS PRODUCTION, LE 12 E ART, C2M PRODUCTIONS, NEXUS FACTORY, UMEDIA
AVEC LA PARTICIPATION DE	CANAL+, CINE+, TF1 ET D8
EN ASSOCIATION AVEC	UFUND
AVEC LE SOUTIEN DU	TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE ET DES INVESTISSEURS TAX SHELTER
POST-PRODUCTION EXÉCUTIVE	SLM MÉDIA
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	ABRAHAM GOLDBLAT
MONTAGE	SACHA WIERNIK, SBC DELPHINE GUILBAUD
MUSIQUE ORIGINALE	CHARLES LUDIG
CASTING	MICHAËL LAGUENS
DÉCORS	STÉPHANE CRESSEND
COSTUMES	FLORENCE SADAUNE
1 ER ASSISTANT RÉALISATEUR	STÉPHANE LE COZ
SON	GILLES VIVIER-BOUDRIER ARNAUD TROCHU ANTOINE BAUDOUIN FRANÇOIS-JOSEPH HORS